

NOUVEL HAY MAGAZINE

SANS FRONTIÈRES

Hay Med

Hay- Med est une ONG qui travaille en Arménie et en Artsakh depuis plus de 30 ans. Nous avons réalisé à ce jour plus de 90 missions.

Hay-Med est composée de chirurgiens orthopédiques, uro-gynécologiques, de médecins urgentistes, de réanimateurs, de cardiologues et d'infirmières

Nos actions sont essentiellement centrées sur :

- La formation médico-chirurgicale, tant sur le plan théorique que sur le plan pratique
- L'aide aux écoles maternelles

Nous couvrons les villes d'Artachat, Erevan, Gavar, Gyumri, Mardouni, Stépanakaert et Vanadzor.

Depuis le 19 septembre 2023, nos actions en Artsakh se sont brutalement interrompues.

Au cours de nos 3 dernières missions en juin, octobre 2023 et février 2024, nos actions se sont recentrées essentiellement sur l'aide aux réfugiés dans la ville d'Artachat qui en compte actuellement plus de 5 000.

Nous avons pu ainsi aider à ce jour plus de 150 familles, soit l'équivalent d'environ 900 personnes, ce qui est à la fois peu, mais très important pour ceux qui ont dû fuir l'Artsakh, de façon dramatique. Notre aide est à la fois médicale, psychologique et matériel (argent et fourniture de mobilier).

Le photographe Hervé Tabonnet nous a accompagné en juin et en février et a pu ainsi immortaliser, par ses photos, le désarroi dans lequel se trouve cette population.

Le Centre National de la Mémoire Arménienne lui rend hommage par le biais d'une exposition photographique dont le nom « L'écho des Ruines » est évocateur de la situation dans laquelle se trouve les réfugiés.

Vous trouverez en pièce son interview de France-Arménie.

source : G. Hovakimian / Prodarev

Culture / ՄՇԱԿՈՅԹ

I

Ils sont réfugiés d'Hadrouit en Artsakh. Des soldats revenus blessés, traumatisés par la guerre des 44 jours. Ou encore, des Arméniens qui vivent près du mont Ararat, dans une maison qui tient à peine debout. Ils s'appellent Tatev, Ashot,

Aram. Leurs visages, le photographe Hervé Tabonnet, originaire de Saint-Etienne, les a immortalisés à travers ses clichés.

Leurs témoignages, c'est toujours lui, sous sa casquette d'auteur et journaliste, qui les a recueillis puis réécrits, avec sa plume

délicate. Ces rencontres, celui qui se définit comme "photographe de conscience" les a faites en accompagnant l'association humanitaire et médicale HAY-MED, avec son appareil

photo, son carnet et son enregistreur, en juin 2023. Pendant une

semaine, trois mois seulement avant l'attaque éclair de l'Azerbaïdjan sur l'Artsakh, Hervé Tabonnet s'est confronté à ces

vies brisées par la guerre. Il présente au CNMA une immersion à travers une vingtaine de photographies, de témoignages

écrits, et lus !

France Arménie : Quel est le message de cette exposition ?

Hervé Tabonnet : J'ai rejoint l'association humanitaire et

médicale HAY-MED , il y a un an. Le but est d'abord de témoigner de leurs actions. Elle fait des choses extraordinaires et toujours dans l'ombre, et agit principalement dans le médical mais

aussi dans l'aide à l'éducation, à la rénovation... Les décisions sont prises sur place. Les membres agissent en quelques jours et je voulais les mettre en lumière. Une conférence se tiendra

d'ailleurs le 13 avril au CNMA, avec les médecins de HAY-MED, Jean-Michel Ekherian et Gérard Hovakimian. L'autre

message, c'est de rendre compte de la situation d'aujourd'hui, celle des réfugiés, en entrant dans le cœur de la population à travers les témoignages. C'est un travail de mémoire.

Vous vous êtes rendu en Arménie pour la première fois en septembre 2011, pour la commémoration du 20e anniversaire de

l'indépendance de l'Artsakh. Pourquoi ce choix ?

Au début des années 2000, je suis beaucoup allé en Albanie et au Kosovo où j'ai retrouvé la même situation géopolitique par rapport au conflit dans le Haut-Karabagh avec l'Arménie. Je me suis dit que comme au Kosovo, j'allais rencontrer des gens extraordinaires. Et puis le fait que ce pays n'existait pas sur les cartes m'a donné envie d'aller voir.

Vous y êtes allé plusieurs fois, comme en Arménie. Une première exposition, « Les voix sourdes », est le reflet de plus de 10

ans de vos missions. Cette fois, « L'écho des Ruines » est le fruit de votre mission auprès de HAY-MED. Comment s'est faite votre rencontre avec l'association ?

J'ai été interdit d'entrée en Artsakh après 2021, en tant que journaliste. En cherchant un moyen d'y retourner, je suis entré en contact avec Gérard Hovakimian de HAY-MED. J'ai donc rejoint l'association. J'aurais pu passer avec eux pour aller en Artsakh, en tant qu'humanitaire, mais le blocus est arrivé, c'était donc impossible. En faisant cette première mission

avec eux en juin 2023, qui s'est donc concentrée sur l'Arménie (principalement Artashat, les hôpitaux d'Erevan et Gavar), j'ai

découvert leur travail essentiel. Ça m'a aussi donné l'opportunité de pénétrer dans le cœur de la société puisqu'ils vont chez

les gens, rencontrer les soldats... Je ne voulais pas déranger.

Un bon photographe, c'est quelqu'un qu'on oublie. Ça s'est très bien passé.

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué à travers toutes ces rencontres ?

Cette volonté inépuisable de vie chez les gens. Ils sont toujours debout malgré tout ce qui leur arrive. Ils ont une force

incroyable. Que ce soient les soldats, les familles, les veuves.

Les Arméniens ont une force, une noblesse, qui se passe dans le regard. Une puissance unique. Je n'ai jamais vu ça ailleurs.

Et puis, il y a une grande pudeur. Ils ne se plaignent pas. Ça me laisse toujours songeur.

Vous donnez la parole à des veuves, des réfugiés, soldats jeunes et moins jeunes, aux humanitaires... Est-ce qu'un témoignage vous a particulièrement touché ?

L'écho des Ruines

C'est une exposition poignante à découvrir jusqu'au 11 mai à Décines. Au Centre national de la Mémoire arménienne (CNMA), le photographe Hervé Tabonnet expose

«L'écho des Ruines», mélange de clichés et témoignages recueillis entre 2023 et 2024 au cours d'une mission HAY-MED.

■ PAR HÉLÈNE TERZIAN

Le docteur Chanth Balian durant une intervention à l'hôpital de Gavar, près du lac Sévan en Arménie

Hervé Tabonnet : "Je suis marqué par cette volonté inépuisable de vie"

L'infirmière Valérie Saillard et le docteur Jean-Michel Ekherian avec Arayik

Une canne l'aide à se déplacer, sur son visage, en filigrane, sont imprimées les marques d'une violente tristesse. De son corps se dégage un grand épuisement. Il s'exprime avec difficulté, les mots ont du mal à se faire un chemin. Son regard navigue dans le vague, il flotte dans les sons, les images qu'il revoit. Sa tête s'appuie dans sa main à la recherche d'un second souffle. Sur sa chaise il s'agite, son corps lutte contre des assauts, ses gestes témoignent d'une tension proche de l'explosion. Entre deux sanglots qui montent et qu'il lutte pour repousser il se livre et raconte.

Arayik est un vétéran de la première guerre du Haut-Karabagh. Il a vu, il a vécu ce grand fracas. Trente ans plus tard, en 2020, c'est une nouvelle guerre qui l'agrippe dans ses serres.

Au travers de son agitation grandissante, son discours se précise. Il explique qu'il se trouvait au front en compagnie d'un bataillon constitué uniquement de jeunes hommes, de garçons.

“ J'aurais pu être le père de chacun d'entre eux, vous comprenez ? ”. C'est presque un cri, un hurlement, ses propres mots le blessent et le lestent. Ses paroles deviennent saccades et s'emportent, son regard s'égarde, se voile.

Une nuit, lors d'une attaque ennemie

tous ces jeunes ont trouvé la mort, lui seul a survécu.

Torturé par un immense sentiment de culpabilité, il porte ce fardeau lancinant comme une violente injustice, un crime contre le bon sens. Cela le ronge et le dévore, encore et encore.

“ Pourquoi, pourquoi je ne suis pas mort à la place de ces gamins ? ”.

Son agitation s'intensifie, des hoquets le submergent, il a du mal à respirer. La

colère l'habite également, il en veut terriblement au gouvernement arménien de

les avoir envoyés au combat sans moyens, sans expérience, avec si peu d'équipement. Durant les combats, ils ont dû se débrouiller avec ça.

L'émotion et la douleur profonde de se

livrer le saisissent subitement, son corps est ébranlé de spasmes, sa cage thoracique cogne pour trouver de l'air, en étant ouverts ses yeux se troublent et s'éteignent, il part, proche de l'évanouissement. Les nerfs cèdent et déclenchent une crise d'épilepsie que l'équipe gère immédiatement. Allongé sur un brancard, les pompiers et sa famille sont appelés.

Arayik est un soldat parmi tant d'autres qui souffrent durablement de traumatismes liés à la guerre. Malheureusement pour eux,

à ce jour très peu d'assistance leur est proposée. En Arménie, la carence en professionnels et en infrastructures ne permet

pas d'accompagner correctement la souffrance des soldats.

Ce sujet d'importance, l'Arménie doit s'y confronter sans attendre car sont concernés non seulement les militaires de carrière mais aussi et surtout la masse des engagés volontaires.

De plus, à la sensation d'avoir été livrés à eux-mêmes durant le conflit s'ajoute maintenant l'impression d'être abandonnés et de ne pas compter vraiment, voir même d'être stigmatisés, dans cette fragile société en reconstruction. ■

Arayik, soldat traumatisé
Mission HAY-MED, juin 2023

52 FRANCE ARMÉNIE / AVRIL 2024

Culture / ՄՇՈՎՈՅԹ

Une famille réfugiée depuis septembre 2023

Elena et l'une de ses filles à la consultation de HAY-MED

Le visage d'Ashot brûlé par une attaque de drone

Il y a peut-être Ashot, avec qui il y a eu une expérience différente. Il s'agit du soldat brûlé au visage, [Ndlr : son portrait est sur l'affiche de l'exposition et du catalogue]. Il est brûlé au visage, stigmatisé. Il nous raconte tout ça avec pudeur. On se parle, je lui pose des questions, puis je lui demande si je peux le prendre en photo. Je me dis qu'il va refuser, mais il accepte. Il se pose devant mon appareil et il donne tout. Dans son regard,

on sent cette force représentative des Arméniens. Et dans ce qu'il nous dit, aussi. Il ne vient pas pour se plaindre de sa situation. Il dit qu'il aimerait qu'on lui enlève ces stigmates sur son visage, " pour pouvoir se marier " et " avoir une vie comme tout le monde". Ça m'a marqué.

Il y a des photos et des témoignages qui les accompagnent, que vous avez écrits. Ce duo est important pour vous ?

Avant, je ne faisais que de la photographie, mais ça ne marche plus. Il faut qu'il y ait de la complémentarité. Une photo peut être super forte. Comme celle d'Ashot par exemple. Mais il faut l'histoire qui va avec, pour l'appréhender dans toute son intégralité.

Dans l'exposition les témoignages sont affichés et lus par des «prêteurs de voix ».

Quand le CNMA [Ndlr : qui produit l'exposition] m'a commandé l'exposition, j'avais seulement évoqué les photos et les textes. En travaillant dessus, je me suis dit qu'ils étaient assez longs. J'ai donc eu l'idée de les diffuser en audio dans l'exposition. Razmik Haboyan, coordinateur culturel du CNMA, a eu

l'idée des « prêteurs de voix » et d'en faire une expo participative. Il a proposé à des gens qui prennent des cours d'arménien à Décines de faire des essais puis on a enregistré à Radio

Arménie. C'est une expérience immersive.

L'exposition pourrait être exportée ?

Avec le CNMA, on a l'idée de la diffuser un peu partout en France. Et pourquoi pas l'amener aux Etats-Unis et même en Arménie !

Vous avez déjà de nouveaux projets ?

Le plus concret, c'est un travail sur la région du Siounik parce que pour moi c'est la prochaine menace. Et le but c'est de faire parler, d'expliquer, de prévenir. Il faut témoigner de la situation

là-bas. On a déjà perdu l'Artsakh, il ne faut pas perdre le Siounik. Je suis allé à Kapan (ville jumelée avec Saint-Etienne) en février dernier, et je vais y retourner. L'objectif est de faire une nouvelle exposition sur le Siounik : «La mémoire du présent». Avec des photos, des témoignages. J'ai rencontré beaucoup de réfugiés mais aussi les Kapantsi, les habitants de Kapan. J'ai aussi obtenu une autorisation pour aller dans les villages frontalières. Je suis notamment allé à Nerkin Hand, quelques jours après une attaque azérie. Au-delà de mon travail, c'est important de dire aux gens : "La France est là, on ne vous oublie pas".

Vous avez développé un lien très fort avec l'Arménie. Comment l'expliquez-vous ?

Je fais partie de la communauté arménienne qui habite autour de chez moi. Mon travail est consacré à l'Arménie. A chaque fois que j'arrive là-bas, ça me donne de l'adrénaline, il y a comme une ébullition, je me sens chez moi. Je ne parle pas arménien, juste quelques mots mais je n'ai jamais franchi la frontière pour l'apprendre totalement. Je pense d'ailleurs que ce sera la dernière frontière avant que j'aille vivre sur place. Car si je vis dans cette société, je vais la voir différemment... En tout cas, je vais essayer d'y passer de longues périodes. Parce que maintenant, je me sens arménien ! C'est grâce aux gens. L'humanité, l'amour, l'accueil, la générosité. C'est ce peuple arménien qui est extraordinaire. ■